McGill Daily
FRANÇAIS
mardi 10 février 1998, vol.86 no.15

Maude est championne olympique de lutte contre des cochons dans la boue depuis 1977

La jeunesse québécoise face au XXIe siècle:

Colloque-choc

Jérôme Lussier

D'habitude, les colloques, c'est plate. De longs exposés académiques, le plus souvent stériles, ne débouchant sur rien d'autre qu'une tablette, ou la promesse d'un prochain colloque. Des clubs de rencontre pour universitaires poussiéreux.

Celui de vendredi dernier risque par contre de faire des vagues. Du moins l'espère-t-on. On y discutait de la situation des jeunes au Québec, dans des présentations faites par des étudiants de McGill, de l'UdeM et de l'UQAM. De McGill, on retrouvait Fred Mérand, Anne Trépanier, Damion Stodola, Luc Turgeon et François Rebello. Tous membres de ce qu'on affuble du nom cliché de « Génération X », parce qu'elle ne semble pas avoir d'identité claire ou d'avenir défini. On pressentait que le portrait serait laid : il le fut.

L'angoisse des jeunes est fondée

En effet, l'univers socio-économique des 18-25 ans n'est pas rose. Moins choyés que leurs parents issus du Baby-boom, ils disposent de moins de capital de départ, sont plus éduqués mais moins payés, et un plus grand nombre d'entre eux sont aux chômage. Leurs emplois sont le plus souvent précaires, sans perspective de promotion intéressante. À titre d'exemple, mentionnons seulement que dans les années 70, plus de 50 % des employés de l'état avaient moins de trente ans. Aujourd'hui, les moins de trente ans ne représentent que 3 % des employés du gouvernement, et ces derniers travaillent généralement sur une base contractuelle. Ceux qui parviennent à décrocher des jobs décentes le font généralement à l'aide de *plogues*, ces dernières étant plus nécessaires que jamais. Résultat : les inégalités sociales sont plus élevées dans cette cohorte que dans n'importe quelle autre.

Mais ce n'est pas tout. À partir de l'an 2001, la balance contribution-redistribution du Québec deviendra négative, ce qui signifie que les contribuables recevront moins qu'ils ne paient au gouvernement. « *Ça veut dire que les jeunes vont passer trente ans à payer, comparativement à dix ans à peu près pour les babyboomers, ce qui est beaucoup plus grave* » faisait remarquer Fred Mérand, étudiant en sociologie à McGill et auteur de l'étude sur les inégalités entre la génération des 18-25 ans et celle de leurs parents. Les jeunes d'aujourd'hui paieront ainsi pour les programmes de l'état-providence qui ont profité aux babyboomers dans les années 70.

Que font ces derniers aujourd'hui ? Satisfaits de leur situation avantageuse, ils sont devenus les ténors du néo-libéralisme, de la réduction de l'état et des coupes dans les programmes sociaux. Pour la première fois de l'histoire peut-être, une génération a emprunté de l'argent à la suivante, et exigé de ses enfants qu'ils se repayent eux-même.

La démonstration de M. Mérand était éloquente, irréfutable, et pointe malheureusement vers un avenir sombre. En effet, ce dernier conclut que le « système » (lire politique-économie-éducation) étant massivement dominé par les babyboomers, les jeunes se trouvent sans poids réel, soumis aux aléas des électeurs. La tendance étant aux coupures, ce sont donc eux qui écopent. De l'analyse au manifeste, il n'y avait qu'un pas.

Étonnamment, ce sont les commentateurs qui l'ont franchi. Invités à entendre les présentations traitant de la situation socio-économique et académique au Québec, les professeurs François Ricard (McGill) et Jean Larose (UdeM), eux-même babyboomers, ont refusé le rôle de critique pour aller encore plus loin dans le sens des présentations.

Estimant que M. Mérand était « *demeuré trop poli* », M. Ricard a noté la justesse de l'analyse tout en soulignant la responsabilité de sa génération face au monde qu'elle a laissé aux jeunes. « *L'heure est grave* » a-t-il affirmé. « *Nous sentions que les jeunes avaient la vie dure; cette étude le confirme, et rejoint même nos pires appréhensions....* »

Même son de cloche de la part de Jean Larose, qui a dressé l'acte d'accusation de sa génération « *qui a refusé de vieillir, qui n'assume pas son rôle de père* ». M. Mérand avait évité les termes blessants : c'est dans la bouche de ses critiques qu'on a entendu les mots « *égoïsme* » et « *narcissisme* ». Triomphe complet pour le manifeste des « *babybusters* », donc, mais qui s'ouvre sur une interrogation pressante : que faire pour améliorer ce que François Ricard appelle « *le monde dévasté légué aux jeunes* » ?

À cette question, point de réponse claire. Lutter « contre le système » semble inefficace : contrairement aux révolutions historiques où l'insatisfaction était générale, la majorité des gens appuient l'ordre social contemporain. Changer le système « par l'intérieur » apparaît également difficile, vu le manque de solidarité flagrant qui existe entre le peu d'élus et les nombreux « *losers* ». Face à la crise, c'est chacun pour soi.

C'est ce qui amène M. Mérand à répondre que la responsabilité du changement doit revenir en grande partie à ceux qui ont causé les problèmes : la génération des 40-50 ans. Ce sont eux qui ont le pouvoir, qui occupent toutes les tribunes de la société, et qui sont largement responsables des déboires de la génération X. Involontairement, certes, mais coupables quand même. « *Il est temps qu'ils assument ce qu'ils ont fait* » déclare-t-il.

Ainsi, seule une action conjointe des générations permettra de rallumer la lumière au bout du tunnel. Entre la dépendance et la révolution, cette coopération ouvre la porte à un changement plus durable et moins chaotique, qui profite à tout le monde.

Reste à savoir si les *mea culpa* des babyboomers sont d'authentiques engagements ou des voeux pieux. Nous le saurons, espérons-le, avant le prochain colloque.

Avec un certain mépris

Patrick Primeau

Dimanche dernier, le réseau américain CBS diffusait dans le cadre de son émission d'affaires publiques 60 minutes un reportage concernant l'application des lois sur l'affichage dans le paysage montréalais. Cet intérêt soudain de la part de nos voisins du sud pour les enjeux québécois est louable en soi mais nous laisse dans ce cas-ci un goût particulièrement amer.

En s'amenant à Montréal l'automne dernier pour préparer son topo, Morley Safer, ce vieux routier de l'information qui collabore à l'émission *60 minutes* depuis des lunes, avait sans doute de bonnes intentions. Cependant, que se soit pour la question de l'affichage ou de la langue d'enseignement, les citoyens du Québec sont conscients que la question du français est un sujet délicat et que les Américains s'aventurent sur un terrain excessivement glissant.

Schwartz, alias la « Charcuterie Hébraïque »

De façon déplorable, monsieur Safer (malgré toute l'expérience qu'on lui connaît) s'est laissé glisser dans la facilité (pour ne pas dire dans la comédie) en tentant d'informer son public sur cet enjeux typiquement montréalais. Dès le départ, tout téléspectateur averti comprend l'angle poursuivi à travers ce reportage, pour le moins perturbant.

« Une véritable Guerre de Mots (War of Words) qui tombe dans le ridicule » scande le journaliste avant même d'amorcer son reportage. *60 minutes* affirme sans argument convaincant que les mesures prises par la ministre Beaudoin et le gouvernement

suite en page 6

Sommaire

Éditorial:

Emploi, Économie et Éducation p. 3

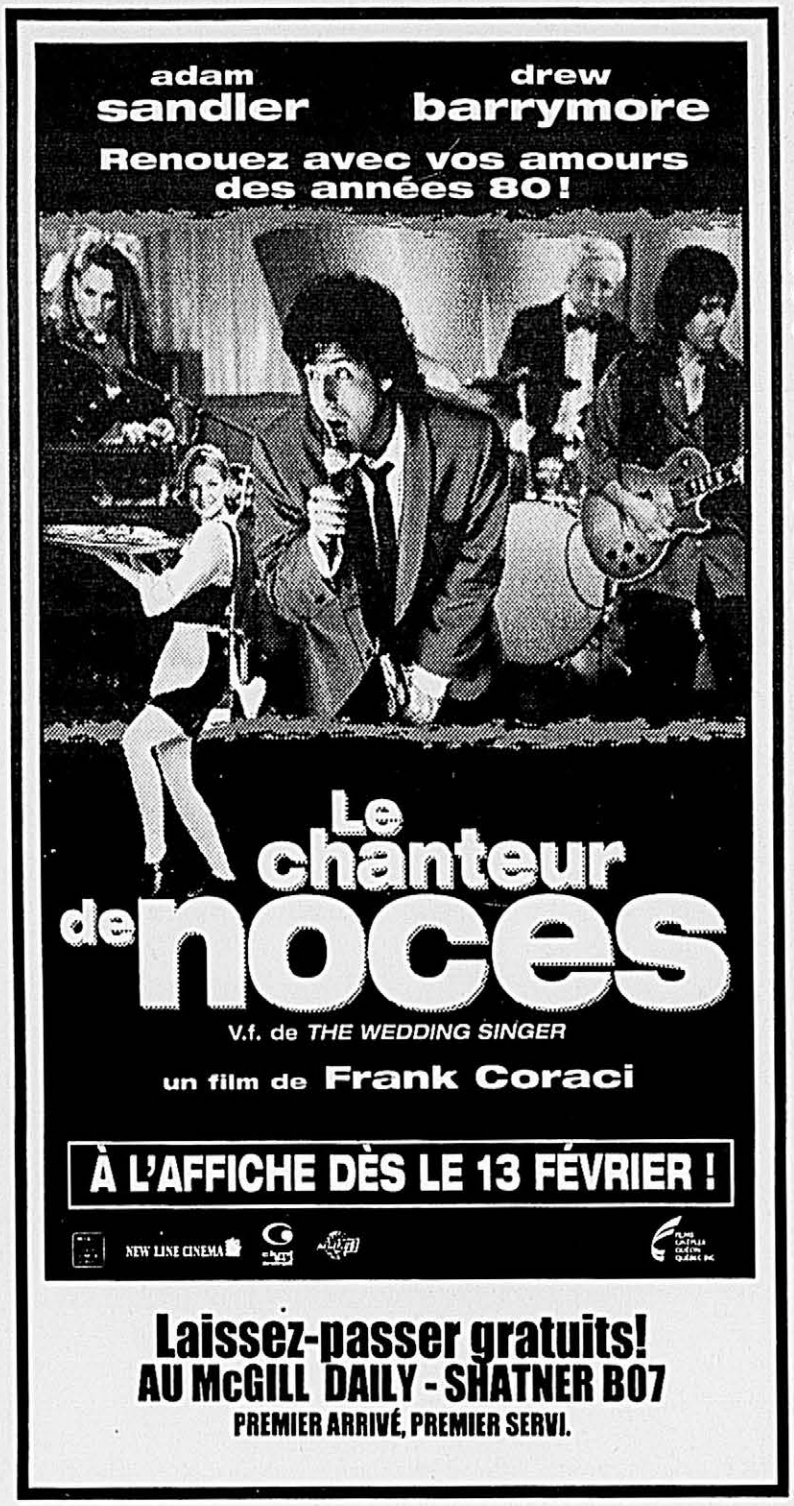
Culture:

Entretien avec Daniel Parent et Ma vie en rose p. 4

L'art inquiet, critique CD p. 5

Nouvelle:

Colonne de Sylvain, Graffittis solidaires p. 6



Laissez-passer gratuits!
AU McGILL DAILY - SHATNER B07
PREMIER ARRIVÉ, PREMIER SERVI.

ÊTES-VOUS UN DIPLÔMÉ EN SCIENCES, EN GÉNIE OU EN TECHNOLOGIE?

LE CAS ÉCHÉANT, LES TEXTILES SONT PEUT-ÊTRE LA SOLUTION POUR VOUS.

Le Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile - un partenariat syndical-patronal - vous invite à examiner un nouveau programme intensif de stages en gestion, d'une durée d'un an. Offert à Hamilton (Ontario), le programme est dispensé par le Mohawk College (Faculty of Engineering Technology) et par McMaster University (School of Business).

Ce programme de langue anglaise, qui doit débuter en mai 1998, vous offre:

- une éducation de classe internationale en techniques textiles;
- une formation globale axée sur les compétences en gestion;
- un stage de quatre mois en milieu de travail;
- un enseignement gratuit (pas de frais de scolarité);
- d'excellentes perspectives d'emploi à temps plein, bien rémunéré, après avoir suivi le cours avec succès.

L'industrie canadienne du textile est une industrie à haute technologie, très dynamique et très compétitive. Nous avons besoin de gestionnaires et de spécialistes possédant une solide formation et très motivés.

Si les textiles vous intéressent et si ce stage vous plaît, veuillez communiquer avec Gordon DiGiacomo ou Shirley McKey au (613) 230-7217 ou nous envoyer un courrier électronique à *thrc@sympatico.ca*. Vous pouvez aussi nous envoyer un fax à (613) 230-1270 ou nous écrire à l'adresse suivante:

Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile
66, rue Slater, bureau 1720
Ottawa (Ontario) K1P 5H1

Prière de visiter notre site Web à *www3.sympatico.ca/thrc*.

Textiles Human Resources Council
Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile

FORUM
DES ÉTUDES AVANCÉES ET DE LA RECHERCHE

Du 16 au 20 février 1998

Kiosques d'information

Tous les renseignements sur les programmes d'études et les centres de recherche de l'UQAM

Jeudi 19 février, de 12 h à 20 h
Grande Place du pavillon Judith-Jasmin, niveau métro (Berri-UQAM)
405, rue Sainte-Catherine Est

Journée portes ouvertes en sciences

Kiosques d'information et visites guidées des laboratoires de recherche du nouveau pavillon Président-Kennedy

Mercredi 18 février, de 15 h à 21 h
Pavillon Kennedy
201, av. du Président-Kennedy

Renseignez-vous sur
les autres activités du Forum 1998
en téléphonant au 987-3022 ou
en visitant notre site Internet à www.uqam.ca

UQÀM
L'AVENIR EST ICI

Éditorial

Pour subvenir à leurs besoins et être capables de payer leurs frais de scolarité, de plus en plus d'étudiants sont obligés de travailler. Ne possédant pas de diplômes, ils sont souvent embauchés à des salaires nettement inférieurs à ceux des professionnels du secteur. Est-ce de l'exploitation? Ces étudiants volent-ils la place d'autres travailleurs?

Les descendants de Gavroche

« Toute personne a droit à l'éducation. L'éducation doit être gratuite, au moins en ce qui concerne l'enseignement élémentaire et fondamental. [...] l'accès aux études supérieures doit être ouvert en pleine égalité à tous en fonction de leur mérite. »

Article 26 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (Version des Nations Unies).

C'était il y a 50 ans. L'humanité venait de vivre le plus grave de tous ses déchirements et les hommes et femmes de l'époque étaient tous pleins de rêves pour reconstruire un monde meilleur. Pour eux, il était évident que la paix et la prospérité ne pouvaient passer que par un libre accès à l'éducation. Pourtant, les frais de scolarité actuels permettent déjà de se demander si le libre accès de tous aux études supérieures en fonction de leur mérite n'est plus qu'un beau rêve lointain...

En regardant autour de vous, vous constaterez rapidement que la situation des étudiants est très variable selon les ressources. Plusieurs sont obligés de subvenir eux-mêmes à leurs besoins.

Ces étudiants qui sont obligés de travailler pour financer leurs études sont devenus un vivier très intéressant pour de nombreux employeurs qui profitent d'une main d'oeuvre qui a besoin d'argent et qui possède souvent des compétences très recherchées dans des domaines de pointe (traduction, informatique...) sans pour autant en avoir les diplômes. Les étudiants en question peuvent donc être employés à des salaires nettement inférieurs à ceux auxquels seraient payés de vrais professionnels diplômés, pour des résultats similaires, ou presque...

Tout comme Gavroche et les nombreux enfants qui étaient exploités par les bourgeois parisiens à la fin du XVIIIeme siècle, ce vivier d'étudiants est devenu une partie importante de la masse salariale de certains secteurs professionnels. Dans la restauration, embaucher un étudiant à temps partiel est devenu chose courante. En informatique, certaines sociétés confient la réalisation de leur page web à des étudiants, ce qui leur coûte beaucoup moins cher que d'employer des graphistes et des programmeurs professionnels. Le soi-disant bilinguisme canadien a créé un véritable marché de la traduction où de nombreuses sociétés préfèrent confier du travail à un étudiant payé une dizaine de dollars l'heure plutôt qu'à un traducteur diplômé qui peut en exiger 25 pour le même travail.

Notre université elle-même affirme que « sans l'étudiant, l'institution n'existerait pas ». On pourrait presque ajouter ironiquement que sans les étudiants qu'elle emploie à différents niveaux (travail de laboratoire, petites réparations, travail d'entretien, services étudiants...) l'institution n'existerait pas non plus !

Faut-il condamner ces employeurs qui exploitent une main d'oeuvre bon marché ? C'est sûr qu'ils profitent des difficultés financières des étudiants pour leur faire faire des tâches qui pourraient être mieux rémunérées. En plus, ces étudiants occupent des poste que des professionnels pourraient occuper, professionnels qui se retrouvent donc sans emploi, les étudiants leur volant du travail !

Pourtant, imaginons un instant qu'il soit interdit d'employer des étudiants à un salaire inférieur à celui d'un professionnel. Dans ce cas, quel intérêt auraient les employeurs à embaucher des étudiants plutôt que de vrais professionnels diplômés ? Et comment feraient alors les étudiants pour financer leurs études s'ils ne pouvaient plus bénéficier de la manne financière d'un emploi à temps partiel ? Les prêts étudiants et autres solutions ultra-libérales de financement d'études seraient les seules solutions restantes, et obtenir un bac ou un maîtrise ne pourrait plus se faire qu'au prix d'un endettement à vie.

Pourtant les étudiants de tous les pays n'envisagent pas leurs études de la même manière. En France, les frais de scolarité sont de l'ordre de 300 dollars par an, avec possibilité d'aide gouvernementale pour les étudiants dont les parents ont des ressources inférieures à certains plafonds. De nombreux étudiants travaillent l'été, mais c'est souvent pour se faire de l'argent de poche. Au Danemark, la situation des étudiants est encore meilleure puisqu'ils disposent d'une bourse d'étude du gouvernement et, si certains décident de travailler pendant leurs vacances, ce n'est que dans le but d'acquérir une expérience professionnelle...

Mais il ne faut pas se faire trop d'illusions en envisageant un système comparable au Québec : l'argent que les gouvernements français et danois investissent dans l'éducation doit nécessairement avoir été prélevé quelque part. Nombreux sont ceux qui se sont plaints de l'augmentation de 1 % de la TVQ au début de l'année. Que diraient-ils si on l'augmentait de plus belle pour financer un système où les étudiants n'auraient pas besoin de travailler et où les employeurs n'auraient pas le dilemme de les embaucher à rabais au lieu des professionnels diplômés ?

NICOLAS DELERUE

Courrier

La peur rouge est de retour!

J'ai tout récemment lu l'article d'Étienne Bienvenu qui portait le nom d'« Étudiants canadiens de tous les pays : Unissez-vous » (McGill Daily français du mardi 3 février 1998). Le texte portait sur les « demandes un peu loufoques » qui sont la raison d'être de l'imminente manifestation du 11 février, ainsi que sur le besoin de la communauté estudiantine de « renoncer à son intégrité et rejoindre le mouvement » pan-canadien de protestation. Il parlait de renoncement de l'intégrité en ce sens que les étudiants doivent descendre dans la rue pour se faire entendre et ce, même si les demandes présentement articulées sont selon lui trop radicales. Je dois bien avouer que même si rien ne me lie directement au mouvement en question, les propos de M. Bienvenu m'ont ébranlé par leur totale impertinence mais surtout par leur manque de cohérence.

Il nous dit par exemple que l'accès universel et gratuit à l'éducation est une des revendications un peu « intense » et ce après avoir noté que la valeur d'un BAC, en terme de qualité et de garantie d'emploi, n'est rien comparativement à l'endettement moyen des étudiants à leur sortie de l'université. Quelques lignes plus loin, dans un éclair de lucidité qui nous sauve des ambitions irrationnelles des méchants activistes, il nous annonce que « l'autonomie et la démocratisation des lieux de savoirs [sic] » est une revendication « un peu excessi[ve] ». En fait, peut-être que notre bien modéré Étienne est moins effrayé à l'idée que des cadres de la Banque Royale ou Nova Scotia siègent dans l'administration de nos universités que de voir un groupe d'individus élus démocratiquement et agissant pour l'intérêt des étudiants siéger dans cette même administration. Faut-il vraiment attendre que les Pdg de philanthropes multinationales telles que Nike et Pepsi deviennent recteurs avant de s'indigner ?

Qui plus est, il considère que « le droit de protestation et de faire des démonstrations au Canada sans répression » fait partie des demandes démesurées. Néanmoins, il souligne tout au long de l'article l'importance que les étudiants aillent « brasser [...] la bureaucratie qui nous gouverne ». Ceci revient à dire qu'il est pour l'idée de protester et de faire des démonstrations. Alors peut-on m'expliquer en quoi il trouve cette proposition exagérée ? Serait-ce qu'il juge que l'on peut manifester mais que ceci implique de se faire tabasser par les policiers ? Je me demande bien quelle revendication sera assez édulcorée pour faire descendre notre Étienne dans la rue le 11 février.

PATRICK HÉNAULT

McGill Daily
FRANÇAIS

Site du Daily Français
http://vub.mcgill.ca/dailyfrancais
E-mail:
dallyf@vub.mcgill.ca

Le *McGill Daily français* encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le *Daily* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE *MCGILL DAILY FRANÇAIS*

rédaction en chef
Maude Laparé / Jérôme Lussier

rédaction nouvelles
Étienne Bienvenu / Patrick Primeau

rédaction culture
Isabelle Porter / David Groison

mise en page
Étienne Bienvenu
Cédric Jouve
Jérôme Lussier

correction
Marie-Christine Lalande

collaboration
Gaëlle Le Brec
Julie Parenteau
Sylvain Laroque
Jonathan Arès
Marie-Christine Lalande
Nicolas Delerue

dessinateur
Michel Hellman

LE *MCGILL DAILY*

coordination de la rédaction
Sonia Verma

gérance
Marian Schrier

assistance à la gérance
Jo-Anne Pickel

publicité
Boris Shedov et Letty Matteo

photocomposition et publicité
Mark Brooker

L'usage du masculin dans les pages du McGill Daily français vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION
3480 McTavish, bur. B-03,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6784/5
Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ
3480 McTavish, bur. B-07,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318

Le Daily français
vous invite à sa réunion du mardi au B-03 du Shatner à 17h

Amenez votre verve, et votre vin...

En (tre) Vue

Sujet : Daniel Parent.
Auteur : David Groison

L'homme sans visage

Dans « Les trois derniers jours de Fernando Pessoa », on ne voit pas le visage et on n'entend pas la voix de Daniel Parent. C'était donc une double découverte que de rencontrer et de parler avec ce jeune acteur de 24 ans autour d'une bière au Barbare.

Dans une chambre d'hôpital, l'écrivain Fernando Pessoa vit ses dernières heures. Viennent alors le visiter des fantômes, non pas d'autres qu'il aurait aimés, mais d'autres « lui-même », ses hétéronymes, ces écrivains qu'il a créés de toutes pièces, sous le nom desquels il a écrit de multiples livres. Pour mettre ces rencontres en scène, Denis Marleau a utilisé un ingénieux dispositif technique. Paul Savoie est Pessoa. Les autres « lui-même », sont interprétés en partie par Daniel Parent et portent un masque où est projetté en vidéo le visage de Savoie. C'est aussi la voix de ce dernier que l'on entend. Daniel Parent, pour interpréter ses personnages, prête donc son corps à une autre voix et à un autre visage.

N'est-ce pas frustrant pour un comédien de n'être plus qu'un corps ? « Non », répond Daniel Parent. « C'est un luxe formidable de n'avoir à travailler que sur le langage du corps ». Un travail que, avoue-t-il, « les acteurs, bien souvent, ne peuvent mener à terme ». Denis Marleau lui a offert la possibilité de travailler chaque geste, chaque mouvement. Son travail sur scène doit être extrêmement précis parce que son visage masqué doit toujours suivre la projection vidéo, mais aussi parce que chaque geste est défini au centimètre près. « Faire ça avec la main, ce n'est pas faire ça » dit-il en inclinant de quelques degrés la sienne.

Y'a-t-il encore du plaisir à jouer lorsqu'on doit ainsi se concentrer sur chaque geste ? « Oui », répond-t-il. « Avant d'entrer en scène, il y a toujours une impulsion. Il y a l'envie de comprendre ce qui se passe, comment un geste peut avoir tant de sens. Il y a l'envie de donner aussi ». Il précise cependant que le théâtre est avant tout un travail et que son plaisir, il le trouvre dans la « vraie vie »

Le théâtre est un travail, travail sur lequel Daniel Parent élabore beaucoup de théories. Il a étudié la biomécanique, l'art de l'économie du mouvement. « L'idée, c'est de trouver le geste exact, d'éliminer toute notion de hasard. » Il se compare à une statue, un sculpteur aussi. Dans son travail, il y a de nombreuses références « à des tableaux, à des statues qui souvent parlent de mort ». Il se compare aussi à une corde de guitare qui vibre, que l'on tend et détend, qui produit de nombreuses harmonies mais qui reste toujours une corde de guitare. « Et mon corps reste toujours un corps. Pas question de se

transformer en bibitte...»

Mais comment, concrètement joue-t-on avec un masque ? Incarne-t-on un personnage ou se contente-on de produire une série de gestes ? « Il y a une vraie construction de personnage » répond-t-il tout de suite. « Il y a tout de même quelque chose à l'intérieur. Mais c'est vrai que quelques fois, durant le spectacle, avec Paul (Savoie) on se touche à travers le rideau. Pour se rappeler qu'on n'est pas des robots. Ces gestes-là sont rares et très forts ».

Car les masques l'angoissent un peu... « Je ressens, sur scène, une vraie solitude. Au début, je claustrophobais complètement et puis j'ai appris à respirer. J'ai calqué ma respiration sur la voix enregistrée de Paul ». Il avoue même ressentir parfois « un décalage physique et mental ».

Et comment situe-t-il ces masques par rapport à ceux de la Comedia del Arte, par exemple ? « Ca n'a rien à voir. Ce n'est pas du mime », même s'il avoue, au début des répétitions, avoir un peu confondu. « On ne bouge pas comme ça » ajoute-il en faisant avec la tête des gestes saccadés. « Le but est quand même de ne pas voir la technique ! Il y a beaucoup de gens qui ne se rendent pas compte que je porte un masque et que ce n'est pas ma voix ». Car, c'est vrai, dans ce spectacle la technique est, avant tout, au service des acteurs.

Le geste semble donc la préoccupation première de Daniel Parent. Il veut aller « jusqu'au bout de l'idée : allier danse et théâtre, montrer qu'il existe un vrai vocabulaire du geste ». Il semble qu'en jouant sans voix et sans tête, de Paris à Berlin, de Lyon à Lisbonne, sous les applaudissements et les éloges, il n'est pas loin d'avoir atteint son but...

Les Trois derniers jours de Fernando Pessoa.
Au Théâtre d'Aujourd'hui.
Dès le jeudi 12 février.

Quand l'art inqu

Gaëlle Le Brec

Six oeuvres de sept artistes sont regroupées dans une même salle de la galerie de l'UQAM. Le titre *L'Art inquiet. Motifs d'engagements* ouvre un champ de réflexion : l'art doit-il être engagé ? Qu'est-ce que l'engagement dans l'art ? Moi, mon engagement, c'était de rédiger cet article, mon inquiétude: « Ai-je compris quelque chose ? »

Malheureusement, dans cette exposition, l'engagement ne saute pas aux yeux. Le parcours à travers les oeuvres est d'un hermétisme total pour le regard non averti. Le visiteur passe à côté des oeuvres sans en saisir le sens. Sans clé, le voyage est vite avorté. Le titre est audacieux et ambitieux. Il sonne bien, mais résonne creux.

Tout ceci ressemble étrangement au discours classique d'un visiteur désabusé de n'avoir rien compris, une fois de plus, à l'art contemporain. Laissé sur le banc de touche des « Pas assez conceptualisateurs, » le spectateur ressort frustré.

En effet, d'un bout à l'autre, c'est le concept qui prévaut. Pour monter l'exposition, ce ne sont pas les oeuvres mêmes, mais leurs concepts qui ont été sélectionnés. Les artistes ont réalisé leurs projets dans la salle, découvrant en même temps que les organisateurs, la réalité de leurs oeuvres.

Quelques explications suffiraient à donner une toute autre valeur à l'exposition. Le visiteur crédule, mais néanmoins ouvert et plein de bonne volonté, qui passe devant les toiles rouges de Françoise Sullivan y voit un magnifique monochrome, une oeuvre abstraite. Que nenni ! Grave erreur ! « Eclat de rouge » est un chef-d'oeuvre dans la lignée du Body Art. Point d'abstraction ici, puisque les coups de pinceaux apparents symbolisent les pauses respiratoires de l'artiste. La disposition même des tableaux cherche à réorienter le regard, à reconsidérer la place de l'oeuvre dans l'espace.

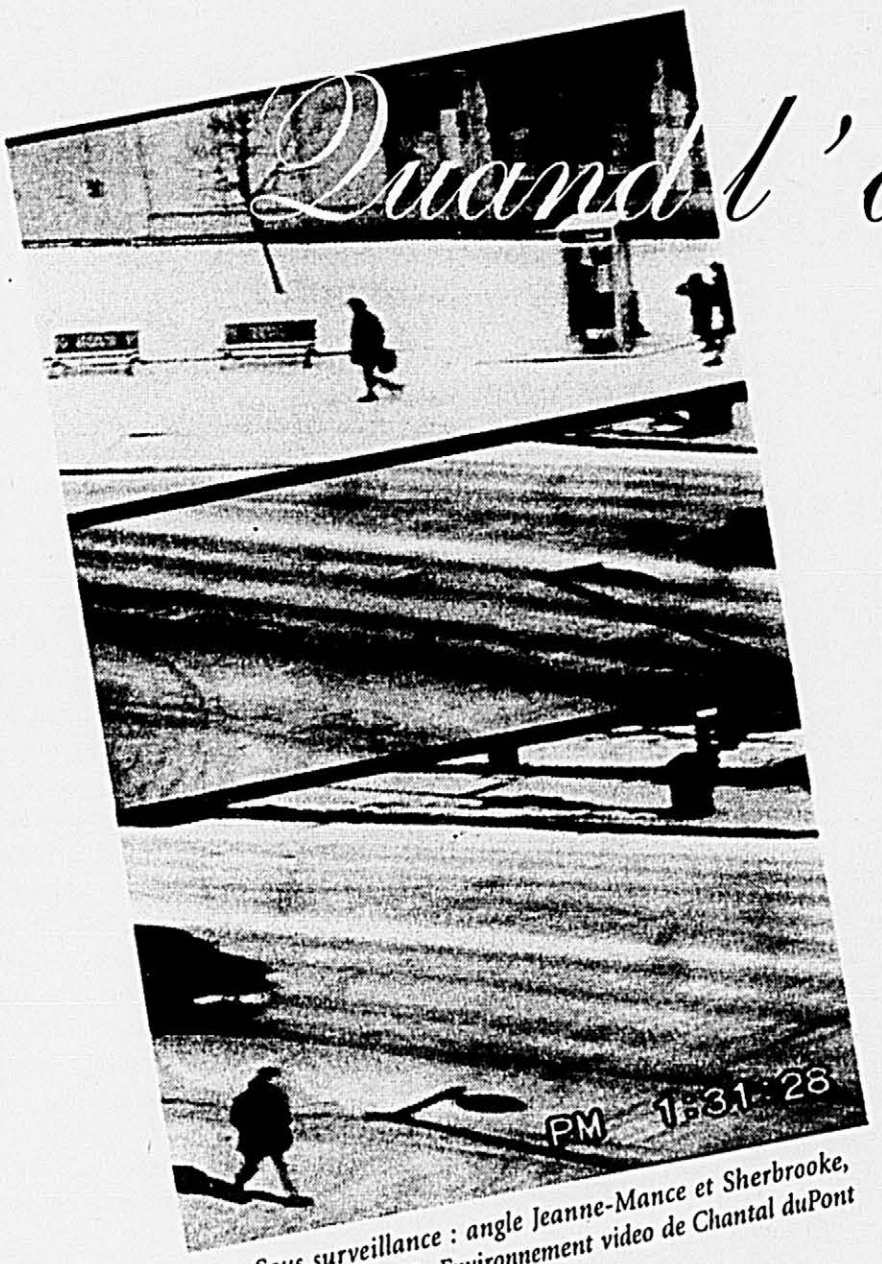
De même, en passant à côté de « L'art en tant qu'art et son au-delà » de Doyon/Meyers, le visiteur voit un ordinateur au milieu d'une cage ouverte. Là encore, l'oeuvre est hautement symbolique, elle demande à être décryptée. La cage grillagée est une allusion aux réserves des musées. Quant au site internet, il propose aux visiteurs de créer une oeuvre personnelle. L'objectif est de monter une nouvelle exposition à partir des objets virtuels. Réflexion sur la « spécificité des lieux à l'égard de l'art, » la phrase « mettre l'art dans des nons-lieux, » au demeurant abstraite, prend alors un sens. La réflexion s'enclenche.

Les artistes s'interrogent sur leur art, sur le regard, sur la place et la finalité des oeuvres. Ma pas. Cont contempora préparé à rece être éduqué. Il de la compré celle de l'oe bouleverse.

Ici, l'art in résiste. Sans oeuvres res hermétiques contemporain élitiste, propr

« Vivre ses Sollers, acc Lafargue. Le mots comme désespéremen

« Seule l'oe Mais non. » – respire- « Seul sont inextrical effraie. » Le t alors tout son inquiète...et la



«Sous surveillance : angle Jeanne-Mance et Sherbrooke, Montréal, 1995-98» Environnement video de Chantal duPont

L'art inquiet
Jusqu'au 21
Galerie de l'

Mignon(ne), allons voir si la Rose...

MARIE-CHRISTINE LALANDE

Il était une fois une banlieue proprette, aux maisons mignonettes et aux habitants gentillets. Survint une coquette princesse. Ravis, les gentils banlieusards ? Pas vraiment... puisque la princesse était un garçon de sept ans qui s'appelait Ludovic.

Ludo, le petit héros du premier film d'Alain Berliner, *Ma vie en Rose*, n'a pas vraiment été élevé différemment de ses frères et de sa soeur. Seulement, comme le dit son propre père, « Ce ne sont pas des pneus qu'on fabrique, c'est des enfants. Ça ne donne jamais la même chose !... » Chez Ludo, étrangement, ça donne ceci, qu'au lieu de jouer aux camions comme les petits garçons de son âge, il joue à la poupée; qu'il a pour modèle une espèce de caricature de Barbie qui passe à la télé, la plantureuse Pam, qu'il perçoit comme le summum de la féminité; qu'il a une prédilection pour les robes de satin rose ou violet; et qu'il a la manie, après avoir revêtu lesdites robes, de demander les petits garçons de son âge en mariage. Il n'est donc pas long à semer la panique dans son petit entourage banlieusard aseptisé, qui repose après tout sur un élément essentiel: le conformisme.

Ma vie en Rose ne porte pas sur l'homosexualité, mais sur la quête d'identité et le droit à la différence. La grande habileté de ce film est d'avoir pour personnage un enfant qui, s'il est différent, ne l'est certainement pas par besoin de révolte contre la société qui l'entoure — schéma qui doit être à la base de 85% des films américains (un individu lutte contre cent, c'est monsieur un qui gagne) — il *est* spontanément comme il est, sans se rendre compte d'abord qu'il ne ressemble à personne. S'il se met à se questionner sur son identité, c'est seulement parce qu'on le presse, de tous côtés, d'entrer dans un moule clair et défini: fille ou garçon. L'enfant fait de grands efforts de réflexion: « quand je serai grand, je serai une fille, » ou, plus simplement, « je suis un garçon-fille... » Mais ça ne va pas, pauvre Ludo, l'étiquette n'est pas assez précise. La confusion du petit garçon augmente à mesure que croît l'intolérance de son entourage et le désarroi de ses parents.

Michèle Laroque et Jean-Philippe Ecoffey, qui incarnent ces derniers, sont d'ailleurs parfaitement crédibles dans la rapide descente aux enfers de leurs personnages. Ils ne savent simplement plus où se poser entre les agissements de leur enfant et la bêtise, voire la cruauté de leurs voisins et passent par tous les stades de réaction possibles, de la compréhension à l'injustice. Ce sont eux qui contribuent le plus au réalisme de ce film, car il est bien difficile, en cours de visionnement, de ne pas se demander quinze fois ce qu'on ferait, au juste, à leur place. Mais le plus impressionnant reste le petit Georges Du Fresnes, qui incarne un Ludovic délicat, maniéré et incroyablement naturel.

Le charme du film tient aussi beaucoup à l'esthétique des images, aux couleurs stylisées. Dans la banlieue de Ludo, tout est rose bonbon, jaune serin, violet éclatant: comme une grande boîte de sucreries qui, en fait, renferme les pilules les plus amères et beaucoup de méchanceté. Pour y échapper, l'enfant s'aventurera de plus en plus loin dans le monde du rêve, dont les effets spéciaux rendent magnifiquement l'aspect magique, tout en ajoutant beaucoup de poésie au film. Poésie qui, par ailleurs, ne nuit en rien à la portée critique de l'oeuvre. Elle la renforce plutôt.

Mais attention, critique ne veut pas nécéssairement dire morale. *Ma vie en Rose* n'en formule pas. On n'y fait que susciter des interrogations qui chicotent, parce qu'on sent bien que, s'il est peu plausible qu'un petit garçon de sept ans affirme sa féminité avec autant d'aplomb, toutes les réactions de son entourage sont, elles, non seulement plausibles, mais probables. Il y a moins de limites encore qu'on croit à l'étroitesse d'esprit, et on est plus gagné par le conformisme qu'on pense. La preuve, c'est ce film, qui nous rappelle qu'on porte tous des chaînes dont on ne soupçonne pas même l'existence, tant que l'idée ne nous sera pas venue de les remettre en question.

Ma vie en rose
Actuellement aux cinémas Parisien, Laval, Famous Greenfield, Boucherville et Angrignon.

A...B...CD

...iète

...is le spectateur ne les suit
...emporain de l'art
...in, son regard n'est pas
...voir de telles oeuvres. Il doit
...est toujours dans la logique
...ension et de l'esthétisme,
...uvre qui touche et qui

...quiète, mais la réflexion
... aucune explication, les
...tent hors de portée,
... Pourquoi l'art
... cherche-t-il à rester un art
...été des « happy fews ?»
...mots, » texte de Philippe
...mpagne l'oeuvre de J.
...visiteur se raccroche à ces
... à une bouée; il cherche
...t une clé.
...uvre a de l'importance ?
... – le visiteur est rassuré, il
...e la vie? Mais non. Les deux
...blement liés, et c'est cela qui
...itre de l'exposition prend
... sens. Parfois, en effet, l'art
... vérité des mots raisonne.

... Motifs d'engagements.
...février
...UQAM, 1400 rue Berri.

PEARL JAM
YIELD
EPIC/SONY

Dès les premières secondes de la chanson, « Brain of J. », on devine avec une facilité enfantine que Pearl Jam est resté dans sa coquille imperméable aux influences actuelles (pour ne pas nommer le techno). La sonorité de cet album rappelle leurs tout débuts (*Ten*, *VS*) mais en même temps il y a un courant minimaliste omniprésent qui donne un aspect brut à ce rock post-grunge. Eddie Vedder écrit toujours dans un style télégraphique qui lui est propre. Cette méthode peut s'avérer efficace autant qu'elle peut donner des maux de têtes. En terme d'évolution musicale, *Yield* est un album qui souligne le retour à la simplicité. Reste que Eddie Vedder et sa bande n'ont pas beaucoup progressé. Après l'accueil mitigé de *No Code*, il est compréhensible que Pearl Jam ait laissé de côté l'innovation pour flirter avec le conservatisme. *Yield* démontre que Pearl Jam est capable de livrer un album solide mais sans grandes surprises.

7/10

AUTOUR DE LUCIE
IMMOBILE
NETTWERK

Imaginez un monde où tout est composé de ton pastel, un monde où le flou (abstrait) est de mise. Autour de Lucie, avec leur second album, « Immobile », prouvent qu'ils sont capables de nous livrer une pop au tons doux et gracieux. Dans cet album, ce groupe parisien incorpore avec une simplicité étonnante des sons électroniques. Il y a aussi, entre autres un alourdissement tangible des guitares. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que l'album forme un tout impeccable comme un puzzle complété. La voix feutrée et chaude de la chanteuse Valérie Leulliot accompagnée par une musique mise en sourdine démontre très bien que Autour de Lucie recherche à donner l'impression d'un tout homogène. Par contre, le temps passe et rien de particulier n'arrive. Peu de chansons arrivent à former leur propre identité. L'album est comme un nuage qui passe dans le ciel, on remarque l'ombre qu'il projette mais pas les variations de celle-ci.

Pearl Jam

Autour de Lucie sera en concert accoustique chez HMV, rue Ste-Catherine le 21 à 13H00.

7/10

DJ SHADOW
PREEMPTIVE STRIKE
MO WAX/A&M

Adjugé comme étant du trip-hop, DJ Shadow se considère plutôt hip-hop. Cet album qui rassemble ce qui n'a jamais été endisqué en cette chère Amérique du nord est tout à fait à l'image de ce DJ de Californie: il assemble ce qui a déjà été fait. Par les temps qui courent, il est très commun de voir une compilation de *b-sides* et de remixage, on a qu'à penser à Marilyn Manson, Bush ou Björk. Parmi toutes ces compilations, peu valent la peine d'être achetées. Pour ce qui est de DJ Shadow, né Josh Davis, *Preemptive Strike* se veut comme un complément à son excellent *Entroducing...* ('96). Malgré son aspect assez inaccessible et ses longueurs, il reste que cette compilation est surprenante. Ses rythmes innovateurs nous surprennent et nous entraînent dans le monde sonore de Shadow. La seule nouvelle chanson de l'album, « High Noon », est un très bon exemple d'un résultat concret basé sur des expérimentations. Bref, peu importe la catégorie à laquelle DJ Shadow appartient, il est un pionnier de la musique électronique.

9/10

E.....

Air, Pop Safari (Source/Virgin) Pop planante, effets jeux vidéos, voix digitale, Goldorak?

5/10

Curve, Chineeseburn (ep) (Universal Records) Ancêtres de Garbage, ils sont revenus revendiquer leur trône.

8/10

ACTUALITÉ

Cette semaine,

Sylvain

se prend pour un columniste

Comme si de rien n'était

Les XVIIIe Jeux Olympiques d'hiver qui se déroulent actuellement à Nagano seront certainement mémorables au niveau des performances sportives, le Canada y présentant, dit-on, la meilleure équipe jamais vue. Mais pour l'heure, les façons de faire de l'Association Olympique Canadienne sont cruellement représentatives de ce que la plupart des Canadiens pensent du bilinguisme imposé.

On a en effet du mal à comprendre comment l'AOC a pu, en sachant pertinemment qu'elle était sous les feux de la rampe, présenter un gala à l'honneur des athlètes canadiens au cours duquel les allocutions en français se faisaient aussi rares que la neige au pays du soleil levant. Comme si s'était la première fois qu'une organisation pancanadienne avait à organiser un événement « national » devant représenter la « dualité canadienne ». Après 30 ans de bilinguisme officiel, il semble qu'il soit encore laborieux, pénible, presque impossible en fait d'incarner cette fameuse exigence nationale naturellement, sans se poser de questions, sans faire de pirouettes.

Dans le monde du sport d'élite, puisque tout le monde comprend l'anglais, le plus court chemin est toujours celui de l'unilinguisme anglais. Et la plupart du temps, ça ne pose pas vraiment de problème. Les individus sont des organismes conciliants et compréhensifs qui s'arrangent bien pour se débrouiller dans un monde imparfait. Que les athlètes d'élite doivent s'entraîner en anglais pour aller aux Olympiques, ça ne parait pas trop et ça passe toujours. « On a bien d'autres choses à faire que de la politique », vous diront ceux-ci, et avec raison.

Mais quand il s'agit d'un événement à caractère « national » qui a lieu dans le cadre d'une des manifestations les plus médiatisées qui soient, il apparaît élémentaire de s'assurer qu'au moins l'image qu'on projetera sera séduisante, à tout le moins présentable. Habituellement, lorsqu'ils se retrouvent sous les projecteurs, les organismes et les entreprises ne font-ils pas tout leur possible, en recourant aux meilleures agences de relations publiques, pour se montrer sous leur meilleur jour ? Quand on s'appelle l'AOC et qu'on organise, en pleine ferveur olympique, une soirée à l'honneur des athlètes, francophones à 30 p. cent, la logique commanderait qu'on fasse appel à tout ce qu'il y a de présentateurs bilingues et de traducteurs pour au moins s'assurer que l'incongru unilinguisme qui caractérise ses activités ne paraisse pas trop. Mais non. Pourquoi se montrer hypocritement *politically correct* quand on peut être sincèrement cruel ? On s'excusera bien en temps et lieux, si par besoin les médias venaient à s'emparer de l'histoire.

Les dirigeants de l'AOC se sont dits surpris du tollé causé par ce qu'ils voyaient comme une banale soirée *as usual*. Dans leur monde, dans leur conception du Canada, le bilinguisme officiel est un concept bien flou, éloigné, qu'on ne sait jamais trop quand il faut user. « Nous ne voulions offenser personne, ce n'était pas notre intention », a déclaré l'AOC. Bien entendu, il est plutôt rare de voir quelqu'un qui veuille choquer, se retrouver au centre d'un scandale politico-linguistique à cause d'une simple maladresse. Le problème de l'AOC, c'est qu'elle ignore bien des choses de ce pays dont elle dit être si fière, comme cette curieuse idée selon laquelle prononcer quelques allocutions en français fait toujours bien chic à l'Est de la rivière des Outaouais et ben *cute* à l'Ouest. Le français comme élément exotique, raison d'être de cette fameuse dualité linguistique canadienne, passe toujours quand ça ne dure pas trop longtemps (enfin). Mais les gens de l'AOC pensaient bien que cette fois-ci ils pourraient s'en tenir à leur unilinguisme habituel. Ils avaient oublié les médias francophones, ces petites bêtes insatiables qui ne font qu'attendre que ce genre de bévue se produise. N'eût été de ces valeureux chiens de garde, la chose serait passée inaperçue.

Si ce pays tient encore, c'est probablement parce que les médias ne sont pas aussi influents qu'on aimerait le penser. Les citoyens oublieront rapidement cette ombre de scandale aussitôt que les médias en auront désigné un autre. Il y a pourtant beaucoup à retirer d'un tel impair venant de la part d'un organisme qui se veut « national ». En 1998, après des décennies de revendications nationalistes et linguistiques au Québec, deux référendums (et un *love-in* mémorable), bien des gens n'ont pas encore compris une chose : on ne peut pas exciter la fierté nationale (à grands coups de drapeaux fournis par Sheila Copps à l'AOC) et bafouer les fondements d'un pays en n'ayant pas l'air ridicule. Go ! Go ! Go ! Canada !

SYLVAIN LAROCQUE

Des graffitis au service de la solidarité

JULIE PARENTEAU

Dans une toilette des femmes de la bibliothèque Redpath se trouve un graffiti désespéré. En rouge, une femme affirme s'être fait violer par un homme dont elle révèle l'identité et le numéro de téléphone tout en incitant les femmes à le submerger d'appels afin qu'il paie son crime.

Ce graffiti a soulevé des tas de réactions différentes sur les murs de la toilette. Certaines rationalisent le problème et recommandent à la victime de se rapporter au *Sexual Asssault Center de McGill* ou d'avoir recours à la justice, jugeant que la responsabilité personnelle est la seule solution. D'autres, solidaires, proposent la création d'une liste publique de violeurs sur l'Internet. En tous cas, vous irez lire par vous-mêmes ou enverrez une de vos amies vous rapporter ce qui est écrit si vous portez les attributs virils.

Peut être l'homme dénoncé a-t-il recu peu d'appels, je l'ignore (je pourrais l'appeler pour lui demander) mais la victime a sans contredit beaucoup de soutien provenant de personnes dont elle ne connaîtra jamais le nom. C'est drôle de penser qu'après leur utilité première, les toilettes peuvent être un soutien émotif. Peut-être que ceci est plus susceptible de se trouver dans les toilettes des femmes que dans celle des hommes ; corrigez-moi si je me trompe.

> *C'est drôle de penser qu'après leur utilité première, les toilettes peuvent être un soutien émotif.*

Si les toilettes sont de tels lieux d'activisme et, dans ce cas-ci, d'expression et de soutien, il vaut certainement la peine de s'élever contre les publicités qui nous envahissent jusque dans les cabinets, au détriment de l'expression de la solidarité féminine.

Ce genre de confidences ne peut, bien entendu, n'être qu'un premier pas à une action entreprise pour régler le problème, comme le sont les lignes d'aide par téléphone ou Internet. En ce sens, les rationalistes ont raison. Il aurait pourtant été intéressant de mesurer les effets bénéfiques de tous ces graffitis auprès de la victime. Ils ne sont sans doute en rien négligeables.

Dire que l'été dernier, une équipe de jeunes a été formée dans le but d'effacer les graffitis (artistiques, ceux-là) donnant un air pittoresque aux portes de garage des maisons du Plateau, équipe payée par le poste local de police. Une belle intention, mais bizarre-bizarre que de voir des jeunes mener une guerre contre leur propre culture, si on peut dire. Enfin, allons-nous les arrêter, si on connaît maintenant les débats de valeur qui peuvent s'engager grâce aux graffitis? On ne poussera pas l'humour trop loin. Tout de même, cet appel à l'aide porte à réfléchir.

Lorsque l'on voit un forum dans une toilette prendre une telle ampleur, on devient soudain beaucoup plus indulgent face aux graffitis.

Suite de la page 1: Avec un certain mépris

québécois pour s'assurer que le français soit prédominant dans l'affichage au Québec sont une façon de dénigrer l'anglais dans la province. Une forme de non-respect envers une communauté qui est relativement imposante à Montréal.

Le reporter poursuit en mentionnant que le Québec s'est doté d'une police de la langue (« language police : » expression provenant sans doute de la communauté anglophone) qui sillonne les rues de la métropole afin de réprimander tout commerçant qui affiche, dans la langue de Shakespeare, le nom de son commerce, ses spéciaux, sa publicité, etc. Tout au long du reportage, on se moque littéralement de la Charte de la langue française en montrant cet individu solitaire (en réalité : fonctionnaire provincial) qui circule à travers la ville afin de taper sur les doigts de ces pauvres anglophones de la ville de Montréal qui s'affirment dans leur langue maternelle.

En entrevue avec Morley Safer, Louise Beaudoin s'est assurée de mettre les points sur les « i » en mentionnant que la Cour Suprême du Canada jugeait que les lois québécoises étaient raisonnables et que ces soi-disant policiers de la langue ne sont que de simples fonctionnaires qui effectuent leur travail en appliquant la législation québécoise. La ministre termine en disant : « Nous sommes pour la diversité culturelle et linguistique. C'est pourquoi nous travaillons pour conserver cette société francophone dans le bassin anglophone nord-américain. »

Au cours de l'émission, Howard Galganov, Mordecai Richler ainsi que Keith Anderson (Parti Égalité) se sont succédés, attaquant tour à tour la législation québécoise sans donner d'arguments valables. Par exemple, Richler surnomme les fonctionnaires du Québec les « Tongue troopers » et affirme que plus de 25 000 anglophones ont quitté Montréal depuis l'application de la loi sur l'affichage. Malgré le fait que l'exode des anglophones au Québec soit une réalité, une panoplie de facteurs pourraient sans doute expliquer ce phénomène.

Qu'un étranger débarque dans notre vaste contrée pour exposer au grand jour un tel débat; chapeau ! Ceci démontre à quel point cette situation est unique en son genre et qu'elle suscite la curiosité hors-Québec. De plus, ce n'est que pour le mieux car en sciences sociales, les spécialistes sont souvent d'accord pour admettre que les analyses venant de l'extérieur sont les plus impartiales, les étrangers n'étant pas imprégnés de la société en question. D'autre part, afin d'être le plus objectif possible dans une argumentation, le journaliste ou le spécialiste se doit d'examiner toutes les avenues possibles (détail que monsieur Safer a semblé oublié) Une certaine sensibilité envers la réalité locale demeure primordiale.

Que l'on veuille comprendre et analyser le débat linguistique de la société québécoise m'apparaît nécessaire. Mais que *60 minutes* résume de façon satirique, voire même ironique, un tel sujet en seulement 15 minutes alors que les Québécois sont plongés dans ce débat depuis des siècles, me laisse un peu perplexe. Toute cette histoire nous rappelle l'incident de *National Geographic*, qui avait réalisé un dossier détaillé sur Montréal où l'on dévoilait seulement les aspects problématiques de la ville (chômage, pauvreté, drogue, etc.) Il y a de quoi réagir.

Après tout, au delà de 20 millions d'Américains étaient à l'écoute ce dimanche tout en se disant :« Quelle bande de zélés, ces Canadiens-Français ! »

Maîtrise en relations internationales

Devenez spécialiste en relations internationales

Programme multidisciplinaire en formation théorique et pratique

Intégrant les approches propres au droit, à l'économie et à la science politique

Programme avec stage en milieu professionnel et essai (type A)

Programme avec mémoire (type B)

Demande d'admission et renseignements

UNIVERSITÉ LAVAL

Institut québécois des hautes études internationales

Pavillon Charles-De Koninck
Cité universitaire, Québec
Canada G1K 7P4

Tél.: 1 418 656-3813
Téléc.: 1 418 656-3634
Adresses électroniques: mri@hei.ulaval.ca et http://www.ulaval.ca/iqhei

LE SAVOIR DU MONDE PASSE PAR ICI

LE DAILY DEPUIS 1911

Rapport du comité de l'AEUM sur les Affaires financières
Plaidoyer pour le choix de KPMG à la réorganisation de l'AEUM

Plusieurs articles récents publiés dans le *McGill Daily* et le *Tribune* ont parlé du projet de réorganisation de l'AEUM, développé en collaboration avec KPMG, une firme extérieure de consultants. Le mandat de ce comité sur les Affaires financières sera de conseiller et d'assister le Vice président des Finances de l'association étudiante dans l'aquittement de ses fonctions. Les étudiants ont estimé qu'ils avaient besoin d'être informés des raisons de lancer un tel projet, et c'est pourquoi nous publions ce rapport.

L'an dernier, votre association étudiante a reçu 2,6 millions de dollars et dépensé 2,4 millions en votre nom. En dépit des très médiatisés 25 000$ utilisés pour le projet, cette somme représente une contribution de moins d'un dollar par étudiant dans les frais de scolarité. La question est alors de savoir : « Qu'obtenons-nous pour notre dollar ? »

Notre association étudiante a une structure et une histoire uniques. Peu d'organisations sont aussi diversifiées que l'AEUM, dont les services vont d'un programme d'assurance-maladie complet à l'organisation annuelle du programme « Frosh ». La gestion de ces différentes structures est décentralisée, et se complique par le changement annuel du conseil étudiant élu. La croissance régulière de l'association étudiante, depuis sa reconnaissance par l'université en 1978, a créé une institution dynamique offrant plusieurs services utiles pour ses membres. Cette institution, néanmoins, pourrait encore laisser place à l'amélioration.

Dans ce projet, KPMG nous assistera dans l'examen de notre structure opérationnelle actuelle, des rôles individuels et des responsabilités de chacun. Un élément clef du projet sera une évaluation de la façon dont nous pouvons améliorer la responsabilité de gestion de chacun au sein de l'association, dans nos opérations subsidiaires, et envers les membres de l'association. KPMG est experte dans l'aide aux organisations en besoin de vision globale de leurs opérations quotidiennes. KPMG a assisté plusieurs organisations dans ce type de transition, et nous avons confiance en sa capacité de nous mener à des résultats concluants.

Certains se sont interrogés sur la raison d'employer un consultant professionnel en gestion au lieu d'utiliser les ressources disponibles à McGill pour effectuer cette évaluation. KPMG apporte à la situation un regard objectif, en plus d'une impressionnante expérience dans une multitude d'entreprises incluant le secteur à but non lucratif. Ces qualités sont essentielles au succès de notre réorganisation, et ce sont ces raisons qui motivent notre choix d'un consultant extérieur à la communauté mcgilloise.

Le comité est confiant dans l'appui qu'il donne au contrat avec KPMG et aux améliorations qui résulteront de ce projet pour les membres de l'association. En allouant ce dollar de vos droits de scolarité, l'AEUM s'assure que chaque dollar que vous contribuerez à l'avenir sera mieux dépensé.

De la part du comité

Carrie Goldstein
Responsable, comité des affaires financières

Si vous avez des questions ou des commentaires à propos de cette affaire, n'hésitez pas à communiquer avec le comité ou le VP Finances, Duncan Reid au 398-6802

SSMU

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiare du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant le publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-es et employé-es de McGill (avec carte): $4.65 par jour, $4.10 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: $5.90 par jour, $4.95 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples information, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAÎTRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des errreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

AIDE DEMANDÉE

Earn $100-$200/day Master School of Bartending - bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15 yrs. McGill rate 849-2828. WWW.BARTENDING.COM

Travel-Teach English: 5 day/40hr (Feb. 25-Mar.1) TESOL teacher certification course (or by correspondance). 1,000's of jobs available NOW. **FREE** information package, toll free 1-888-270-2941.

Study concerning students' attitudes about environmental issues. Involves completing questionnaires for 1 hour. Paid 15$. Supervised by Richard Koestner. Call Stephanie Paquet at 398-8219.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students
WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 29 years experience. $1.50/D.S.P. 7 Days/ week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

Ellen will type papers, projects, theses, etc. Quick, accurate, neat and reasonable! Call 9am-6pm 231-1880.

COURS/ÉDUCATION

Art Courses
Pottery, sculpture, painting, drawing, live model, free studio time. 460 St. Catherine W. #502 Metro McGill 879-9694.

NOW HIRING

Earn up to $2000 plus
For a 7½ Week Season

Have a *fun* summer at a Unique Camp in the Laurentians.

Join us for action, excitement and socializing.

QUALIFIED? EXPERIENCED?

Waterfront Director	Rock Climbing
Waterski Instructor	Rollerblading
Skiboat Driver	Bicycling
Swimming	Tennis
Sailing	Gymnastics
Sailboarding	Baseball
Canoeing	Basketball
Arts & Crafts	Volleyball
Drama	Soccer
Counsellors	Disc Jockey
Guitar/ Piano	Secretary
Registered Nurse	Food Service
Nursing Assistant	

Mtl.: (514) 485-1135
Toll Free: 1-800-884-CAMP
http://www.iciweb.com/maromac

CAMP MAROMAC
LAC QUENOUILLE
A first class vacation experience

Style de vie sans lunettes
Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie
Verres de contact gênants
INSTITUT LASER ULTRAVISION
pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP, contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical
Dr Marvin L. Kwitko
Ancien président, Comité consultatif sur le Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.
5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

LE DAILY
publicité 398-6790
DEPUIS 1911

Demande de Candidatures

Les coordonnateurs des élections de l'AÉUM acceptent maintenant les candidatures aux postes suivants:

Executif de l'association étudiante
- Président(e)
- Vice-Président(e) (Affaires externes)
- Vice-Président(e) (Finance)
- Vice-Président(e) (Affaires internes)
- Vice-Président(e) (Affaires universitaires)

Sénateurs
- Arts
- Médecine
- Éducation
- Génie
- Droit
- Gestion
- Médecine dentaire
- Musique
- Études Religieuses
- Sciences

Représentant(e) des étudiants de premier cycle au Conseil des gouverneurs (1)

Conseillers de recherche en éthique financière (4)

Conseil d'administration de la Radio-McGill (CKUT-FM) (2)

Les soumissions de candidature seront acceptées jusqu'au: Jeudi 12 février 1998 à 17h00

Les formulaires de candidature sont disponibles au:
Guichet principal de l'AÉUM
Centre Universitaire William Shatner,
3480 rue McTavish
Rez de chausée

Pour communiquer avec l'AÉUM Élections,
Tél: 398-8222,
Télécopieur: 398-7490,
ou déposez un message au guichet principal de l'AÉUM.

Impliquez-vous!

SECRETAIRES DE SCRUTIN DEMANDÉS

pour les 3, 10, 11 et 12 mars. Formulaires d'application maintenant disponibles au guichet de l'AÉUM.Salaire: 7.00$ /heure